

ETC



Migrateurs?

Déplacements, Musée d'art moderne de la ville de Paris. 2 juillet - 28 septembre 2003

René Viau

Numéro 65, mars-avril-mai 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Viau, R. (2004). Compte rendu de [Migrateurs? / *Déplacements*, Musée d'art moderne de la ville de Paris. 2 juillet - 28 septembre 2003]. *ETC*, (65), 61-64.



ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Paris MIGRATEURS ?

Déplacements, Musée d'art moderne de la ville de Paris,
2 juillet - 28 septembre 2003


mobilité. Frontières. Migrations. Via une certaine idée du voyage réel ou métaphorique, la question du déplacement et son corollaire, celle de la représentation du monde par les artistes à travers graphies et plans, était posée avec une acuité toute particulière par deux expositions parisiennes récentes. De manières très différentes, les artistes de *Déplacements* – c'est le titre d'une exposition qui a eu lieu au Musée d'art moderne de la ville de Paris – et ceux de *GNS* au Palais de Tokyo voisin, feuillettent un imaginaire où la géographie, par delà l'image rassurante de mise à plat et de cadrage que donne la cartographie, se vit, s'interroge, se détourne et s'image à de multiples niveaux tant culturels que temporels, sensoriels et intimes, historiques ou politiques.

Se déplacer, c'est d'abord arpenter un terrain. La marche est le premier mode d'écriture. Avec Richard Long, la déambulation se fait sujet, lieu, source et matériau. Le paysage devient à la fois support et itinéraire. D'emblée, l'œuvre d'un Richard Long (et de

certaines autres artistes du land art), se fait le point névralgique et la racine d'une attitude qui se prolonge aujourd'hui dans certaines de ces propositions où, à nouveau, trajectoire et projet artistique se confondent. Ce n'est plus toutefois à la figure de l'errant, du nomade, à l'archétype du pèlerin à laquelle ces œuvres contemporaines font écho. Au romantisme de l'exploit inutile et à la poétique de la dérive, du ressourcement au contact d'une nature vide et non spoliée – le désert qui absorbe corps et traces, abolit limites, contours, échelles et frontières –, s'oppose dorénavant une nouvelle prise de position contre la fermeture des mondes et des codes sociaux. Espace absolu et existentiel de communion avec la nature, espace arpenté à la recherche de prélèvements, le plus souvent en photos comme autant de prétextes à une métonymie, la vision ontologique du désert proposée par le land art fait désormais place à celle d'un site télévisuel documenté sous toutes ses coutures, engagé résolument dans le présent et l'actualité politique en devenant théâtre d'opération géopolitique et lieu d'affrontement.

Il n'est certes pas étonnant qu'en ouverture à *Déplacements*, dans les salles du Musée d'art moderne, un *work in progress* du collectif *Multiplicity* place l'accent sur la réalisation d'un parcours. C'est toutefois la dimension périlleuse de ce déplacement, qui freine la mobilité et par là même les libertés fondamentales, qui est mise de l'avant. Tandis que sur le murs, des cartes et des photos nous indiquent la zone concernée, deux vidéos recréent deux trajets d'une distance équivalente, effectués en taxi sur des routes différentes en se focalisant sur les limites et les divisions à franchir par les conducteurs : l'un, Palestinien, l'autre, Israélien. L'Israélien fait ce voyage en une heure sur une route fluide. Le Palestinien met cinq heures et demi sur une route encombrée de ruines et de barbelés, parsemée de *check points* et de postes frontière. *Solid Sea 03 The Road Map*, ce titre renvoie au plan de paix du gouvernement américain. L'œuvre devient l'atlas visuel d'une zone de conflit. Question de flux, le déplacement ici se retrouve stoppé et contaminé par les luttes religieuses, territoriales ou politiques.

De quelle façon se tissent nos repères mentaux et culturels, nos rapports à l'espace tandis que l'imaginaire travaille sans cesse les notions mouvantes de l'ici et de l'ailleurs ? La réponse de Bojan Sarcevic est déroutante. Sur le mur de l'espace de l'exposition du Musée d'art moderne, il semble greffer un autre lieu qui s'ouvre et se positionne, détonnant et fantomatique, celui d'une usine abandonnée des années 50. S'insérant entre privé et public, Dorit Maegret documente dans une ses vidéos l'omniprésence de la télévision dans une famille d'immigrés de Hong Kong installée au New Jersey. Tandis que les intérêts stéréotypés de la jeune adolescente absorbée par des *soaps* et des téléfilms apparaissent conditionnés et frelatés, la mère, grâce à la parabolique, a fait de la télé une fenêtre ouverte sur Hong Kong. C'est aussi l'ancrage à un lieu et à ses particularismes que questionne Deimantas Narkevicius, dans sa vidéo documentaire subjective. *Kaimietis* (2002) s'ouvre par un lent panoramique sur Vilnius. La prise de vue se termine sur le buste taillé dans un style héroïco-pompier d'une grande figure de la résistance lituanienne à l'invasion soviétique. À cette idée de commémoration par un art patriotique se joignent des images réalisées lors d'un entretien avec une lituanienne quittant Vilnius pour un séjour d'étude d'un an à l'étranger. Sont ainsi entrecoupées



les réflexions de la jeune fille, ses angoisses face à la solitude, à la difficulté de dire et de vivre l'amour dans une autre langue qu'elle ne possède pas. Dans d'autres séquences, le sculpteur auquel l'œuvre monumentale a été commandée évoque la genèse de son buste. Tenant le volant d'une main, il a malaxé de la terre de l'autre pour façonner les traits de son héros tout en roulant autour de la ville. Le film se termine sur la visite des maisons de la vieille ville au son de la musique de Wagner. Le spectateur est transporté dans le temps.



Thierry Fontaine, *Paris/Paris*, 2002. Photographie.

En dehors des repères identitaires, toute appropriation géographique, nous dit le vidéaste, est aussi souvenirs, sentiments, affects mentaux à travers lesquels se déploie un fort processus d'identification, dont le risque est l'insularité, une lutte face à un aussi puissant processus de dispersion, au risque de la disparition.

La condition du déracinement, sinon de l'exil, devient-elle une seconde nature pour l'homme contemporain ? Métissages et croisements ne cessent de travailler disséminations et diaspora. À cet égard,

l'exemple de La Réunion nous est proposé en guise d'« étude de cas ». Constituée à la fois de vidéos d'artistes réunionnais, de comptes-rendus de performance et de chorégraphies, de témoignages documentaires, de sculptures, de photographies, d'une bande-son captée sur le marché de Saint-Denis, une installation s'établit comme un lieu de renvois et d'échos. Projeté en décalé sur cinq écrans, le film du critique d'art Jean-Christophe Royoux et de l'artiste Caecilia Tripp recueille les propos d'artistes, de poètes, d'architectes



Francis Alys, *The Leak*, Paris, octobre 2003. Photo : Olivier Belot.

et autres témoins réunionnais sur l'histoire de ce lieu façonné par les notions de passage, d'hybridation et de pluralisme. Contrastes marqués. Centre et périphérie. Occident et tiers-monde. Origine et parcours. Métissage et partage de la spécificité. France d'outre-mer ou colonie. À l'heure du débat alter mondialiste, l'installation nous fait voguer entre ces polarités. Entre la revendication identitaire pure et dure de la créolisation ou le déni radical des origines réunionnaises, une vérité complexe apparaît.

Si les populations se déplacent à travers l'espace, les chercheurs qui étudient les processus de déterritorialisation ou de globalisation nous démontrent que l'espace n'est pas qu'une catégorie vide et neutre mais bien un principe actif dans la formation des identités. Isolée, volcanique, La Réunion, avec aujourd'hui ses 37% de chômeurs, était avant l'arrivée du colonialisme complète-

ment déserte. Au 17^e siècle, ce paradis perdu devint terre d'esclavage. Racisme, exclusion... tous ses habitants en autant d'anges déchus sont pourtant étrangers à ce sol, indique Françoise Vergès, un des témoins interrogés par Christophe Royoux. Cosmopolite, polyvocale, lieu emblématique du déplacement et donc enjeu d'une reconquête, comme le soulignent loin de tout politiquement correct simpliste dans le catalogue de l'exposition, Laurence Bossé et Hans Ulrich Obrist, *La Réunion nous est ainsi montrée* comme une sorte de laboratoire des processus qui font de la circulation des personnes et des ressources un vecteur aussi instable que déterminant.

RENÉ VIAU